

Des films

Bertrand Pleven

12 avril 2011

Winter's bone (Debra Granik)



Etats-Unis : Shrinking country

Sorti il y a quelque temps en salle, salué par la critique mais relativement peu distribué en France (environ 100 000 spectateurs), *Winter's bone*, primé à Sundance, méritait qu'on y revienne.

Dans l'ombre portée par les métropoles hypervisibles, le deuxième film de Debra Granik explore la misère quotidienne *white trash* dans l'austérité des monts d'Ozark dans le sud du Missouri.

Voyage au bout de la nuit en Missouri

Le drapeau américain pend sur la bicoque en bois de Ree Dolly. Sa mère est folle, son père vient de sortir de prison sous caution mais n'est toujours pas réapparu, elle a à sa charge son frère et sa sœur et parvient difficilement à leur assurer le minimum vital. Cette maison dont le jardin boueux encombré de jouets au plastique brûlé par le temps, signe ténu d'une prospérité passée ou illusoire, est le véritable enjeu du film. Le père l'a utilisée comme gage pour sortir de prison mais ne se présentera pas au tribunal et la maison risque d'être perdue. Elle est donc le dernier abri en sursis, l'interface dramatique entre la nature sauvage et la dure loi des hommes, hors de toute régulation étatique installant ainsi très nettement le film dans la grammaire symbolique du western. Pour Ree, il faut sauver le foyer des Dolly et c'est sur cette tension que repose l'intrigue de ce remake postmoderne de la petite maison dans la prairie. Le film dans sa première partie donne à voir, sur un mode proche du documentaire, l'état des lieux. Ree marche à travers un paysage désolé fait de baraques abandonnées, d'autres qui cachent des ateliers de confection de méthadone, les épaves de voitures échouées dans des champs aux accents de friches. Dans un espace fait de chemins tortueux, elle est à la recherche de l'introuvable voiture que lui permettra de trouver la route, celle de l'espoir de retrouver son père. Le film dresse parallèlement un paysage humain plombé fait d'interconnaissances, de secrets, de solidarités claniques ou encore de rares coups de mains. Car ce n'est pas sur l'asphalte que Ree va affronter les obstacles et reconnaître la vérité qui

vont la changer mais bien là et ici entre garage à tracteurs désaffectés et marché à bestiaux. L'histoire s'enfonce alors dans la nuit, et topographiquement dans les bas fonds, ceux des vallées et des sports bars. La réalisatrice réussit assez bien à faire de cette campagne un univers profondément inquiétant. Elle brouille les pistes et le spectateur attend et se demande de quel buisson va émerger l'horreur. C'est au bout de la nuit et des chemins, animés de l'amour qu'elle porte à sa fratrie qu'elle trouvera son père, ses racines, pour un suggestif passage de témoin.

Authenticité manipulatoire ?

Il y a une dimension épique indéniable dans *Winter's bone*. Une portée réaliste au souffle emprunté aux photographies de Dorothea Lange qui traduit une volonté de rendre compte de la pauvreté édifiante, que la société américaine est capable de produire. Le tout repose sur un mode de production qui se présente comme authentique, des lieux de tournages à l'implication de " locaux " tant dans le casting que dans la bande son *country*. Et si Debra Granik est une urbaine qui a grandi dans la banlieue de Washington et qui a vécu entre Boston et New York, elle a cherché à coller de près au roman éponyme de Daniel Woodrell qu'elle adapte ici et a effectué un long repérage dans les campagnes aux alentours de Springfield.

Pourtant *Winter's bone* participe peut-être d'un mouvement plus large. Il s'inscrit dans un intéressant glissement géographique du cinéma estampillé indépendant devenu un vrai produit marketing outre-Atlantique. Après avoir investi la *suburb*, ce dernier, dans la lignée de films comme *Frozen River* (Courtney Hunt, 2008) semble faire de l'intérieur rural une nouvelle frontière, un espace sur lequel se projette de très contemporaines angoisses (le crime, la drogue, l'absence de filet social, la crise immobilière) traitées à travers des espaces mythifiés notamment par l'imaginaire du western. Ce glissement tendrait à déplacer les questions sociales et politiques dans un ailleurs plus ou moins lointain. Autrement dit, l'esthétique de *Winter's bone* pourrait ainsi refléter les paysages du péricentre de Detroit et agir comme métonymie des stigmates socio-spatiaux d'un territoire états-unien qui par endroits " rétrécit ". Le film permettrait alors une mise à distance dans un ailleurs à la fois réel et mythique, borné dans une altérité rurale qui reste froide, austère et spécifique par son enclavement. Ce dispositif narratif, qui se concentre plus sur les effets de la pauvreté que sur ses causes -c'est la faute du père qui menace le foyer domestique et non la crise des *subprimes*- réduit évidemment la portée critique du propos. Et ce d'autant plus que dans l'envers du rêve américain de *Winter's bone*, les fondations du foyer tiennent finalement la tempête, l'armée chuchote de bons conseils et l'argent tombe du ciel comme ultime récompense. Mais pour paraphraser la réplique célèbre de *l'Homme qui tua Liberty Valance* : on est dans le Middle-west et " ici, quand la légende dépasse la vérité, on publie la légende ".

Bertrand Pleven